

Ces nouvelles portèrent l'animation à son comble. Chez les militants, elles provoquaient plutôt de la joie que de l'exaspération, elles leur étaient un excellent moyen de chauffer l'exaspération des plus timorés. On les commentait vivement partout. Devant ce résultat, quelques camarades virent là un prétexte à mutinerie ayant une signification plus nette que le départ du régiment et ils lancèrent immédiatement l'idée du départ pour Narbonne le soir même. Cette idée fut vivement goûtée par tous et ne souleva qu'une seule objection : la réussite serait-elle assez complète ?

Le régiment était cantonné en trois points différents : le 1^{er} bataillon occupait la caserne Mirabel, en dehors de la ville et y avait reçu les 9^e et 10^e compagnies qui étaient cantonnées dans les réfectoires, le 2^e bataillon avait occupé un immeuble connu sous le nom de « Couvent de la Nativité » et les 11^e et 12^e compagnies étaient cantonnées dans l'intérieur de la ville, aux « vieilles casernes ». Le mot d'ordre partit de la 5^e compagnie. Dans la journée il ne se propagea pas aux autres bataillons, mais le soir sur la « promenade » où les 315 soldats se retrouvaient, il fut transmis à tous et fit l'objet de toutes les conversations. L'appel du soir devait être le signal de la mutinerie, le 2^e bataillon devait aller prendre le 1^{er} à Mirabel. Une telle décision ne s'était pas répandue sans être connue des officiers. Le colonel en fut averti, mais ne pouvant concevoir un mouvement si important, il crut qu'il ne s'agissait que d'une tentative de bordée de quelques turbulents et dédaigna de prendre des mesures. Les permissions de la soirée avaient été accordées comme à l'ordinaire et les soldats en avaient même demandé en plus grand nombre que d'habitude. Ce ne fut que devant l'agitation extraordinaire qui se manifesta toute la soirée sur la promenade qu'il prescrivit une patrouille pour faire rentrer les soldats à l'appel de 9 heures. La précaution arrivait trop tard et allait précipiter ce qu'elle avait pour but de prévenir. Cette patrouille était composée de gendarmes et de soldats partis des vieilles casernes. Elle fut reçue narquoisement sur la promenade ; mais un gendarme ayant tenté de prendre brutalement le matricule d'un soldat un peu turbulent, l'attitude de la foule devint rapidement hostile. Des pierres furent lancées contre les gendarmes et l'une blessa à la main un des soldats faisant partie de la patrouille. Le chef voyant que ceux-ci allaient faire défection battit prudemment en retraite et ordonna de rentrer. Les gendarmes regagnèrent leur caserne sous les huées de la foule, tandis que les soldats rentraient à la leur. Il était à ce moment 9 heures. A peine entrés, ils ressortirent en plus grand nombre, se joignirent aux manifestants civils qui venaient de conspuer vigoureusement les pandores et se dirigèrent vers la Nativité. Beaucoup d'officiers et de sous-officiers rengagés attentifs aux événements s'y étaient déjà rendus pour tenter d'empêcher l'émeute de prendre de l'extension. Dès 9 heures, simultanément, à Mirabel et à la Nativité, les clairons commencent à sonner le rassemblement et le rappel ; des groupes se forment, on discute, on se dispute, tout le monde veut marcher et tout le monde a peur cependant. Les officiers se multiplient, s'efforcent de faire taire les sonneries de clairon, employant tantôt la menace tantôt les appels au calme. On se craint mutuellement, ni d'un côté ni de l'autre on n'ose en venir aux moyens violents. Quelques actes énergiques, soldats désarmés ou gradés bousculés, demeurèrent isolés. Mais voici le premier noyau d'insurgés qui arrivent